

13842

CONVENTION NATIONALE.

FRC 2. 13842

Case
FRC
11698

LETTRE
DE N. FRANÇOIS,
(DE NEUFCHATEAU,)

Juge-de-paix à Vicheraï, président du département des Vosges,

AUX CITOYENS CULTIVATEURS
DE CE DÉPARTEMENT;

Pour leur proposer d'essayer une manière plus facile & plus économique de recueillir les grains; avec des observations importantes sur les semailles.

Imprimée & publiée en vertu d'un décret de la Convention nationale du 9 août 1793, l'an deuxième de la République française.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.

1793.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

PHYSICS DEPARTMENT

5720 S. UNIVERSITY AVENUE

CHICAGO, ILLINOIS 60637

TEL: 773-936-3700

FAX: 773-936-3701

WWW.PHYSICS.UCHICAGO.EDU

1998



PHYSICS DEPARTMENT

AUX CITOYENS CULTIVATEURS.**CITOYENS, FRÈRES ET AMIS,**

Permettez que je vous exhorte à lire ce mémoire, où j'ai examiné les diverses méthodes de recueillir les grains, & où je vous propose d'essayer cette année une manière plus facile & plus économique de faire vos moissons. Ce n'est point une nouveauté; c'est un très-vieil usage des anciens Romains, que je crois que l'on peut renouveler avec succès, sur-tout dans une circonsistance où vous avez moins de secours & de coopérateurs pour vous aider dans vos travaux. Vous avez envoyé vos enfans & vos domestiques à la défense des frontières & à la poursuite des traîtres, armés contre la liberté. Cependant, il vous faut des bras. La récolte a été nommée la couronne du labourage; mais on n'obtient cette couronne que par de pénibles efforts; & pour la conquérir, il faut beaucoup de monde. Il en reste bien peu aux champs. Il faut que l'art supplée au nombre. Il ne faut pas perdre courage. S'il y a des moyens de faire autant d'ouvrage, en employant moins d'ouvriers, ces moyens aujourd'hui doivent vous être précieux. Je crois les avoir indiqués. Tout en exigeant moins de monde, la méthode que

je propose évite les pertes de grains que l'on fait tous les ans, & augmente d'un tiers la paille & le fourrage. Vous trouverez ici des choses qui vous seront utiles, quand même vous croiriez ne devoir pas les suivre toutes. Vous apprendrez du moins que votre pratique locale n'est pas la seule qui existe, & peut-être ferez-vous gré à celui qui a pris la peine de mettre sous vos yeux le tableau des pratiques suivies avec succès en d'autres temps & d'autres lieux (1).

Agréez ce travail, mes chers concitoyens ! ma mauvaise santé me forçant de rester chez moi, m'empêche de vous être utile dans les places que vous m'aviez fait l'honneur de me confier. Il ne me reste que ma plume ; je la voue à l'agriculture ; & c'est la consacrer aux mœurs, aux lois & à la liberté.

S A L U T.

FRANÇOIS (de Neufchâteau)

A Vicheraï, le 15 juin 1793, l'an deuxième de la République.

(1) Ce mémoire est extrait de mon *Essai sur les moyens de tirer le parti le plus avantageux de l'exploitation d'un domaine borné, ou Système d'agriculture pour les petits propriétaires*. Ce n'est donc qu'un article d'un ouvrage considérable ; j'ai vu que cet article pouvoit s'en détacher, & qu'il auroit, en ce moment, le mérite de l'à-propos.

E X A M E N

DES méthodes de recueillir les grains ;

E T P R O P O S I T I O N

D'ESSAYER sur ce point une méthode plus facile & plus économique.

LA méthode ordinaire de faire la moisson des grains a plusieurs inconvéniens , que je crois devoir rappeler avant de détailler le changement que je propose , qui n'est que le retour à une méthode ancienne , plus prompte , plus facile & plus économique.

Les inconvéniens de notre méthode actuelle me paroissent de deux espèces. Les uns nuisent au laboureur , les autres aux bras qu'il emploie ; les uns touchent à l'intérêt , les autres à l'humanité. Je commencerois volontiers par m'occuper de la dernière ; mais on est bien plus sûr d'être écouté des hommes , en parlant à leur intérêt.

Frappons d'abord à cette porte.

Du tort que fait au laboureur la méthode ordinaire de moissonner les grains.

Outre les embarras & les difficultés qu'entraîne la méthode actuelle de faire la moisson , elle occasionne deux pertes :

Perte de temps considérable ; perte de grains énorme.

C'est ce qu'on va développer , en suivant les détails de cette pratique ordinaire.

Les blés coupés à la faucille, ou ce qu'on appelle sciés, le plus près de terre qu'on peut, exigent d'autant plus de temps que la paille est plus grosse & plus forte en bas des tuyaux. Un bon scieur à la faucille ne parvient qu'à peine à abattre un demi-arpen de France par jour, même lorsque les blés sont les plus aisés à scier. On calcule qu'il faut dix hommes, pendant vingt jours au moins, pour moissonner à la faucille quatre-vingt-dix arpens de blé. Ce sont deux cents journées, extrêmement pénibles, comme nous le verrons plus bas. Nous ne nous occupons ici que de la lenteur de l'ouvrage & des frais qu'elle entraîne.

D'ailleurs, le moissonneur est forcé de couper beaucoup d'herbes sauvages qui se rencontrent dans la paille. Il ne pourroit les démêler sans perdre encore plus de temps. Si ces herbes sont vertes, l'humidité qu'elles apportent & qu'elles gardent dans le tas, est cause que le blé se gâte dans les gerbes même, où elles forment un fumier. Si ces herbes sont sèches, leurs semences se mêlent avec celle du grain, & il en est plusieurs d'un volume à peu près égal à celui du blé même, & qu'aucun instrument ne peut en séparer. Ces graines étrangères rendent le blé mal-propre, en altèrent la qualité, & peuvent la rendre nuisible. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'on se trouve ensuite forcé de les semer & de perpétuer ces mauvaises espèces, qu'on a tant de peine à détruire. C'est un des grands fléaux de notre agriculture; mais il est bien constant qu'il ne croîtroit que peu de ces mauvaises herbes, si leurs graines n'étoient presque toujours associées avec la semence des blés.

Les grains coupés avec la paille où tiennent les épis, ont besoin d'être maniés & remués à plusieurs fois, parce que cette paille cause plus d'embarras. On ramasse avec elle de la terre, des pierres, &c. &c. Sa

longueur nécessite aussi des espaces plus grands, pour placer les récoltes : aussi dans les cantons où l'on n'a pas l'usage de former des gerbiers ou des meules de grains au milieu des campagnes, il faut de vastes granges, & les propriétaires sont ruinés en bâtimens. Enfin, ces grains avec leur paille sont encore plus exposés aux recherches de la volaille, & aux attaques des souris qui s'y logent plus aisément, & y font de plus grands dégâts. Cette nécessité de construire un vaste local pour ferrer nos récoltes nous fait perdre un grand avantage que la nature a attaché aux plantes céréales. Elle s'est plu à concentrer dans un petit volume une forte substance & beaucoup de sucs nutritifs ; & ce trésor si précieux, qu'elle a resserré avec soin ; nous le compromettons en l'étendant mal-à-propos ; nous augmentons les risques qu'elle a voulu diminuer.

Afin de mettre en gerbes ces grains qui ont toute leur paille, il faut les lier sur-le-champ, soit avec des liens faits de la même paille, soit avec des harts ou des branches, pour lesquelles on cause bien du dommage dans les bois. On détruit les jeunes bourgeons, en choisissant toujours les brins les plus droits & les moins nouveaux. On perd du temps à les couper & à les préparer.

On peut lire dans Duhamel (1) un excellent article de *l'inconvénient de lier les gerbes avec des harts*. Il propose de suivre l'usage de la Beauce, où l'on sème des champs de seigle, que l'on destine uniquement aux liens nécessaires pour les gerbes des grains. En 1709, les seigles & fromens avoient été gelés. On sema beaucoup d'orges, & l'on fut obligé, pour en lier les

(1) Voyez son ouvrage classique, intitulé *éléments d'agriculture*.
Tome 2, page 372.

gerbes, d'employer des longes de cordes. La dépense ne fut pas forte, parce qu'on délioit les gerbes sur le tas, & que l'on reportoit les longes sur le champ, pour faire d'autres bottes. Aujourd'hui l'on emploie l'écorce de tilleul.

De quelque façon qu'on s'y prenne, il arrive toujours qu'en saisissant les tiges pour former les poignées que la faucille doit couper & qu'on nomme javelles; en rangeant ces javelles, & ensuite en liant ces gerbes, on froisse les épis, & l'on en fait tomber les grains qui sont incontestablement les plus beaux, les plus mûrs, les mieux nourris & les meilleurs. Jamais on ne remue une javelle & une gerbe qu'il n'en tombe de même. Les voitures qui les transportent du guéret dans les granges, n'éprouvent pas une secousse que leur chemin n'en soit semé. L'habitude accoutume les laboureurs à voir ces pertes sans trop d'attention; mais elles sont de conséquence, sur-tout dans nos départemens où les champs sont épars, morcelés en petites pièces, & toujours éloignés du manoir du cultivateur. C'est un autre grand vice de notre agriculture, que j'ai développé & dont j'indique le remède, dans un mémoire renvoyé par l'Assemblée législative à l'examen de la Convention nationale. (1)

En attendant que l'on corrige ce dernier reste des abus de l'ancien régime, il seroit curieux de supputer à quoi se monte la perte que l'on fait communément des grains, au champ, en chemin, dans la grange, en formant les javelles, en les retournant plusieurs fois, en les mettant en gerbes, en les liant, chargeant, voiturant, déchargeant, &c. On croit que ce déchet absorbe chaque

(1) Voyez le procès-verbal de l'Assemblée nationale législative, séance de la nuit du 20 septembre 1792.

année plus d'un dixième des récoltes, ou même que l'égrènement fait perdre plus de blé qu'il n'en faudroit pour la semence. Cette considération, & beaucoup d'autres de ce genre, ont échappé à ceux qui ont voulu donner, sur les récoltes de la France, des calculs décorés du nom d'arithmétique politique; calculs, auxquels il manque ordinairement d'être assis sur des bases complètes & sur des données suffisantes.

Jusqu'à présent j'ai supposé une récolte faite dans un temps sec & favorable; mais si (ce qui est trop commun) ou les ouragans, ou les pluies traversent la moisson; comme on est alors pressé de lier bien vite les gerbes, on égrène bien plus d'épis. Si l'on se hâte moins, ou les blés sont mouillés & détériorés en très-grande partie, ou le vent les enlève & les disperse plus ou moins. Tout cela ne sauroit se faire sans qu'il se perde bien du grain. Quelque chose qu'on fasse, on est presque toujours surpris par quelqu'un de ces accidens. Il y a des années fâcheuses, & c'est le plus grand nombre, où l'on parvient à peine à serrer une charretée de grains secs & en bon état. Rien n'est pourtant plus dangereux que d'engranger des blés mouillés. Ils s'échauffent, pourrissent, risquent de prendre feu & de causer des incendies. La moindre humidité suffit pour les faire germer. Le grain germé se moule plus difficilement; la farine fait moins de pâte, la pâte donne un pain moins nourrissant & moins salubre. Il faudroit que ces blés, avant d'être employés, passassent à l'étuve; mais il n'existe point d'établissement de ce genre, quoiqu'il y en eût peu d'aussi utile en nos climats. Nous avons vu construire, aux dépens des provinces, des hôtels pour les gouverneurs, des salles d'opéra comique, des palais pour des prêtres; nous avons vu un cardinal mettre cent mille écus à un kiosque chinois pour faire une salle

de bal (1) ; mais le produit des dîmes & des sueurs du laboureur n'étoit pas destiné pour lui , & généralement tout l'argent levé sur les terres n'a pas servi encore à élever une baraque en faveur de l'agriculture. Enfin , nous n'avons point d'étuves pour ressuyer nos bleds. Hélas ! souvent la pluie empêche absolument d'enlever les grains moissonnés , qu'on est forcé alors d'abandonner aux animaux. Il y a des années où quelquefois le quart & souvent la moitié des bleds sont perdus de cette manière. Un citoyen très-éclairé (2) , qui a publié la méthode suivie en Flandre & en Artois pour recueillir les grains dans les années pluvieuses & les empêcher de germer ; ce citoyen calcule ce que le quart des grains germés peut coûter à la France ; & en mettant tout au plus bas , il estime que , tous les ans , c'est pour la République une perte de plus d'onze millions de setiers , pesant deux milliards six cent quarante millions de livres.

Au surplus la méthode proposée par ce citoyen consiste à croiser les javelles les unes sur les autres, les épis en dedans , & à former ainsi avec précaution des meules , ou des moyes , qui restent dans les champs , jusqu'à ce que le temps permette de les enlever.

Enfin , l'on perd plus d'un sixième sur le grain rapporté du champ , par la manière de le battre , en grange

(1) C'est ce que l'on voit à Saverne. Je demandois dans cette ville pourquoi le prince-évêque ayant bâti un si beau kioske & de si belles écuries , avoit laissé l'église de la paroisse si mal-saine , si vieille & si caduque. Un homme d'affaires me dit : *Oh ! oh ! monseigneur n'est pas obligé à réparer l'église.* C'étoit en 1733. On fait trop que depuis , monseigneur se croit obligé de faire la guerre à la France , parce qu'on lui a pris son kioske & son écurie , & qu'on ne lui avoit laissé que l'église.

(2) N. Du Carne de Blangy.

ou au grand air, soit avec des fléaux, comme dans nos pays du Nord, soit en le foulant sous les pieds des chevaux, ou des bœufs, comme on le fait dans le Midi. Si le sol de l'aire est trop mol, les grains sont terrés & poudrés. Si le sol est trop dur, les fléaux meurtrissent les bleds qui se moisissent & se gâtent. Le pied des chevaux les mutile, & altère encore la paille. Il reste toujours dans la paille du grain qui est en pure perte. Qu'on joigne ce nouveau déchet à ceux que nous avons déjà vu résulter & de l'égrènement & des saisons humides, on sera effrayé du déficit immense que les fermiers & le public éprouvent tous les ans sur la totalité du produit des récoltes. Quel intérêt donc n'a-t-on pas à désirer une méthode qui soit exempte de ces vices & de ces inconvéniens !

Dans notre siècle, on a cherché cette méthode salutaire, non-seulement par les motifs d'un intérêt bien légitime, mais par des vues d'humanité, relativement à la peine que fait le travail des récoltes aux moissonneurs & aux batteurs. Voyons d'abord ce qui regarde les moissonneurs ou faucilleurs.

Du tort que fait aux moissonneurs la méthode ordinaire de fauciller les grains.

La posture des moissonneurs est extrêmement fatigante & leur cause des maladies, leur corps étant toujours courbé, toujours en mouvement, toujours inondé de sueur; ils respirent encore un air d'autant plus enflammé, que les rayons de la chaleur sont réfléchis par le terrain. Ces travailleurs ont soif & boivent fréquemment, mais sans se rafraîchir. Leur boisson échauffée ne sauroit les désaltérer; il faudroit que leur eau fût acidulée de vinaigre, & qu'ils eussent à leurs repas, du vin, de la bière, ou du cidre, ou, à défaut de ces liqueurs, un mélange de

miel, d'eau fraîche & d'eau-de-vie, qui leur en tiendrait lieu; mais ce sont des secours qui leur manquent souvent. Enfin, malgré l'adresse avec laquelle ils donnent le tour de main pour bien scier, ils sont blessés par la faucille, ou par des chardons, des épines, orties & autres herbes dont la rencontre est d'angereuse.

Touché de leur position, le plus grand agronome que la France ait produit sous le règne de Louis XV, Duhamel du Monceau, que j'ai déjà cité, & qui doit souvent l'être, afin que les cultivateurs bénissent la mémoire d'un de leurs bienfaiteurs & de leurs vrais amis, Duhamel du Monceau proposoit donc comme un problème très-utile à résoudre, la découverte d'un moyen de moissonner les grains, qui soulageât les hommes d'une partie de ce travail. Il auroit vu que ce moyen étoit trouvé depuis long-temps, s'il eût relu à ce sujet les Varrons & les Columelles, qui furent dans leur siècle les Duhamel de Rome; mais peut-être il n'y songea pas; & ce trait, quoique remarquable, lui échappa pour le moment. D'ailleurs, il avoit un génie amoureux des machines; il en avoit lui-même inventé ou recommandé pour semer & pour cultiver. Ce n'est peut-être pas ce qu'il a fait de mieux, quoique tous ses essais aient été utiles, & que ses erreurs même aient servi l'agriculture. Enfin, il desiroit qu'on fabriquât aussi une machine à moissonner. En attendant qu'on exécute ou qu'on invente cet outil qu'il croyoit nécessaire, il proposoit du moins, comme une chose avantageuse, la substitution du fauchage des bleds à l'usage de la faucille; & les raisons qu'il alléguoit, pour appuyer ses vues, méritent d'être rappelées, parce qu'elles jettent du jour sur cet objet intéressant; qu'il est bien des pays où elles sont suivies, & qu'elles peuvent faire naître des réflexions dans l'esprit de ceux qui liront ce mémoire.

Du fauchage des grains.

Duhamel inféra dans le tome VI du *Traité de la culture des terres*, un excellent mémoire sur le fauchage des blés, daté de Sedigny, en Hurepoix, le premier mai 1758, & signé par M. Delisle. Par ce mémoire, on voit que dans la Suisse, la Flandre, le Hainaut, la Thiérarchie, l'Artois, on coupe, avec la faux, les fromens & les seigles; qu'ensuite cet usage s'est introduit dans la Champagne, entre Châlons & Sainte-Menehould. Cette opération rend la besogne moins pénible & plus expéditive. Elle exige moins d'ouvriers, procure plus de pailles, facilite dans les guérets la reproduction de l'herbe, rend le pâturage des chaumes bien meilleur pour les vaches, plus fin pour les moutons, &c.

Les faux dont on se sert ne sont pas les mêmes partout. Dans la Thiérarchie ils ont une espèce de faux qui équivaut à un rasoir: le faucheur l'a dans la main droite, & de la gauche il tient une machine composée de différens crochets. Cette faux n'est pas longue. Il ajuste si bien sa machine à crochets, que, lorsqu'il donne un coup de faux, la machine recueille ce que la faux vient de couper. Il le pose à côté, & renouvelle sa manœuvre, qui est très-lette & peu coûteuse.

En Flandre, la faux pour les blés appuie sur le devant de l'épaule. Dans le Hainaut, c'est sur la dernière jointure du bras & de la cuisse.

A tous ces instrumens on préfère la faux commune, mais garnie de pleyons ou de branches de coudre placées en demi-cercle au manche de la faux, où l'on attache les crochets. Cette manœuvre est bien connue & assez usitée pour la récolte des avoines; mais le faucheur d'avoine a le grain à sa droite & jette l'andain à sa gauche. Le faucheur de bled, au

contraire , prend la pièce de blé de dehors en dedans , & le grain qui est à couper est toujours à la gauche ! Il est suivi d'un ramasseur , qui peut être un enfant ou une femme âgée. Le bled est coupé sans effort ; il est porté par le pleyon dont la faux est garnie sur le bled encore sur pied , sur lequel il reste incliné jusqu'à ce que le ramasseur l'enlève & le couche en javelles , ce qui épargne au bled les saccades de la faucille. On croiroit d'abord que la faux doit perdre plus de grain ; mais l'expérience est contraire ; cependant la méthode est plus expéditive. Un bon ouvrier peut faucher un arpent & demi par jour ; il fait trois cinquièmes d'ouvrage de plus qu'on ne peut en attendre des scieurs ordinaires. Le faucheur est toujours debout , & profite du moindre vent ; il ne se blesse point les mains , il approche sa faux de terre aussi près qu'il le veut , & que le genre des labours & la surface du terrain peuvent le lui permettre. Enfin , en admettant le fauchage des bleds , la plupart des paroisses fournissent assez d'ouvriers pour les moissons du territoire , & les cultivateurs ne sont pas les victimes de ces travailleurs de passage , qui se dépêchent de gagner le salaire exigé , qui rançonnent le laboureur , & l'abandonnent quelquefois au milieu des récoltes s'il ne se rend pas tributaire de leurs vexations.

Tous ceux à qui l'on parle ici de cette excellente méthode ne manquent pas de dire que nos bleds ne sont pas aussi fournis , aussi épais que ceux de l'Artois , de la Flandre ; & ils triomphent aussi-tôt de cette objection contre l'usage de la faux. Il est vrai que dans les pays où l'on fauche les bleds on est persuadé que plus les bleds sont forts & mieux la faux travaille ; mais ce qui est bien singulier , c'est qu'aux environs de Paris & dans le Gâtinois on fait usage de la faux pour les orges & les fromens dans les mauvaises terres , & quand les fromens sont

clairs & bas & les pailles courtes & rares. Ces contradictions frappantes montrent le peu de fondement de l'objection ci-dessus, & prouvent que par-tout la raison cède à la routine.

Les Anglais, toujours disposés à saisir les idées nouvelles quand elles ont un but utile, ont traduit dans leur langue le mémoire sur la méthode du fauchage des bleds, dont je viens d'offrir un précis. Cette méthode a excité chez eux bien des discussions, & ils ont écrit pour & contre avec une grande chaleur. Je ne vois pas que le problème ait été décidé; mais je fais seulement que la société établie en cette isle pour l'encouragement des arts a fait distribuer des modèles des faux de toutes les espèces, afin d'en comparer l'usage. Voilà donc ce que font les citoyens d'un pays libre pour procurer, à leurs dépens, le progrès des lumières & le bien général! C'est un des moindres traits de cet esprit public, qui est commun en Angleterre, & dont, sous l'ancien régime, il ne pouvoit pas être question parmi nous. Puisse la révolution nous donner cet esprit public! elle seule peut le produire, & lui seul à son tour pourra l'affermir elle-même.

Au surplus, la méthode du fauchage des bleds n'est pas tout-à-fait inconnue dans le département des Vosges. Je me plais à citer le citoyen Jacques Fiebvé, originaire de Maubeuge, fixé depuis long-temps dans le village d'Oëlleville, district de Mirecourt. Ayant acquis dans son pays l'expérience du fauchage, il l'a pratiqué autrefois dans le lieu d'Oëlleville, avec une faux ordinaire, surmontée d'un rateau à-peu-près semblable à celui dont on use pour les avoines. Comme il avoit de la famille & cultivoit peu de terrein, il évitoit les frais en fauchant lui-même ses grains, à la mode de son pays. Ses enfans ramassoient avec précaution les javelles fauchées, & recueilloient les pieds qui pouvoient se trouver cassés.

Je proposerois donc l'exemple de Jacques Fiebvé à ces petits propriétaires qui ont moins de moyens que les riches fermiers pour faire leur moisson, si je ne croyois pas avoir un conseil plus utile à donner sur ce point.

J'ai fait questionner cet homme ; mais son âge avancé ne lui permet plus d'exercer cette pratique à Oëlleville, ni d'aller en porter les documens ailleurs. Ses réponses m'ont confirmé dans l'idée où j'étois déjà que cette méthode flamande, quoique déjà supérieure à notre pratique ordinaire, n'étoit pourtant pas applicable à nos circonstances locales, & qu'il falloit avoir recours à un moyen plus simple encore & plus à la portée des citoyens de nos campagnes, trop aisés à s'effaroucher de toute machine à laquelle ils ne sont pas habitués.

Un moyen sûr de réussir, c'est de n'exiger d'eux nul outil, nulle connoissance autre que leurs outils vulgaires & leurs connoissances communes. Or, ce moyen existe, il étoit pratiqué avec succès chez les Romains, il a été souvent proposé & suivi en France, & il y a long-temps qu'il auroit été adopté, si l'incroyable tyrannie de la dîme ecclésiastique & des lois féodales n'eût pesé sur l'agriculture, enchaîné l'industrie, & lié l'esprit & les bras des malheureux cultivateurs.

Des méthodes des anciens pour moissonner les blés.

Je viens de citer les Romains, & je crois qu'il doit être utile d'examiner ce que l'histoire a pu transmettre jusqu'à nous des pratiques des anciens, relativement aux moissons. Ces sortes de recherches ne sont pas seulement piquantes pour notre curiosité ; souvent leur résultat peut donner à penser : mais malheureusement les matériaux manquent. On a eu très-grand soin d'écrire les attentats des rois & les malheurs des peuples. On a oublié la naissance & le progrès des arts. Il paroît que dans
l'origine

l'origine on a fauché les blés ; & voici les faits qui l'annoncent.

Les anciens faisoient des dieux de tous les inventeurs de choses importantes. Saturne trouva l'art de couper les blés à la faux ; Saturne fut un dieu , qui eut une faux à la main.

Dans les douze tableaux du bouclier d'Achille, Homère a peint une moisson. Voici comme cette peinture est rendue par le traducteur de l'Iliade. (1)

« Vulcain grave un autre champ couvert d'épis florifans. Des moissonneurs , armés de faux tranchantes , coupent les blés qui , par monceaux , tombent rapidement le long des sillons , pendant que trois autres moissonneurs se hâtent sur leurs pas de lier les gerbes , accompagnés à leur tour de jeunes enfans qui ne cessent de se charger les bras de ces blés , & les leur présentent. Le roi de cette terre est au milieu d'eux , & tenant en silence son sceptre étendu au-dessus des longs sillons chargés de gerbes , il goute au fond de son cœur une douce satisfaction. Des hérauts cependant préparent à l'écart un festin champêtre , à l'ombre d'un chêne ; ils immolent un grand taureau & en assaisonnent la chair , tandis que les femmes , prodiguant la fleur éclatante de la farine , apprêtent le repas des moissonneurs. »

On nous a conservé une chanson fameuse , par laquelle les moissonneurs s'animoient au travail. Elle est en grec , en sept couplets , dont voici le premier :

« Courage , amis , point de repos !
 « Que dans les champs on se disperse ;
 « Sous la faux de Cérès que l'épi se renverse.
 « Déesse des moissons , préside à nos travaux ! »

Voilà la méthode des Grecs.

(1) Le respectable C. Bitaubé.

Lettre de François de Neufchâteau.

Les Gaulois en avoient une autre bien extraordinaire. C'est Pline qui nous la décrit. (1) « On moissonne les blés, » dit-il, de diverses manières. Dans les vastes champs » de la Gaule, ils ont un grand van, sur deux roues, » au bout duquel sont attachées des faux qui ont le fil. » Ils y attèlent un cheval, mais contre le sens ordi- » naire, c'est-à-dire, qu'il pousse cette machine devant » lui, en sorte que le blé que ces faux ont coupé, » retombe dans le van. »

Cette invention des Gaulois paroît fort singulière, & l'on a de la peine à se faire une idée un tant soit peu plausible du jeu de ce char agricole, du moins sur le détail de Pline. Palladius l'explique un peu plus clairement. (2) Il dit qu'au moyen de ce char, un seul bœuf, doux & bien conduit, achevoit toute une moisson dans l'espace de quelques heures. C'est un de ces secrets connus des anciens, & qui sont perdus aujourd'hui.

Ce char, ou *Véhicule*, comme Palladius l'appelle, avoit peut-être aussi donné l'idée des chariots également armés de faux, célèbres dans les fastes de l'ancienne tactique, & qu'on a proposé de renouveler de nos jours. Voltaire étoit persuadé de l'effet que feroient ces terribles machines, & l'on a de ses lettres où il engage un général ou un ministre à faire un essai de ces chars de guerre. Il eût encore mieux aimé leur application aux besoins de l'agriculture ; car c'est lui qui a dit que l'on ne doit pas moins

A la faux de Cérés qu'au sabre de Bellone.

Nous avons vu sur la moisson les usages des Grecs & ceux des Gaulois nos ancêtres. Voyons ceux des Romains.

(1) Plin. Histor. nat. liv. 18. c. 30.

(2) Pallad. Lib. 7. T. 2.

Ils nous sont présentés en peu de lignes par Varron, dans son ouvrage très-précis & très-intéressant sur la chose rustique, l'un de ces antiques chefs-d'œuvre, trop peu connus de nos modernes & encore moins imités, où l'on trouve beaucoup de choses resserrées en peu de paroles, & où la beauté du sujet & la simplicité du plan se trouvent réunies au mérite du style.

« On moissonne les blés, dit-il, de trois manières » différentes.

» On suit la première en Ombrie. On y coupe à la » faux les blés avec la paille, aussi près de terre qu'on » peut. On dépose chaque javelle à mesure qu'on l'a » coupée. Quand on en a coupé beaucoup, on par- » court les tas de nouveau, & l'on s'pare alors les épis » de la paille. Les épis sont jetés dans des mannes ou » des corbeilles & envoyés à l'aire. La paille reste sur » le champ, où l'on en fait des meules.

» La seconde méthode a lieu dans la Marche d'An- » cone. On a une courte faucille, avec laquelle on » coupe les épis en faisceaux, & on laisse la paille dans » le champ, pour la couper ensuite.

» Troisièmement enfin, aux environs de Rome, & » généralement ailleurs, on prend de la main gauche » les chalumeaux du blé, & on les coupe à la moitié » de leur hauteur. Le chaume qui demeure au-dessous » de la main & qui tient à la terre, est coupé ensuite » à loisir. Mais la partie supérieure, contenant les épis » & la paille qui les supporte, est mise dans des cor- » beilles & transportée à l'aire. (1) »

La dernière de ces méthodes ressemble assez à un usage qui se pratique parmi nous. Quand les blés sont trop remplis d'herbes, le laboureur, après avoir coupé

(1) Varro, L. i, c. 50.

les grains fort haut , retourne faucher après coup les herbes & la paille , dont il fait un très-bon fourrage : ce qu'on appelle *retouiller*.

Columelle confirme les détails de Varron. Il ajoute que la manière de couper les épis , pour faucher ensuite la paille , est très-facile quand les blés ne sont pas bien épais ; mais que dans un champ très-fourni, cela devient plus mal-aisé. (1)

Les trois méthodes de Varron ont été oubliées de tous nos écrivains français, qui ont fait des maisons rustiques, des théâtres d'agriculture, & des dictionnaires ou autres écrits de ce genre : c'est une omission qui peut sembler fort étonnante.

Il est à remarquer que ces trois méthodes reviennent à l'usage suivi dans plusieurs provinces de France pour la récolte du millet.

Duhamel du Monceau , en nous faisant connoître la culture des mils, millets, panis, millasses, (2) nous apprend qu'auprès de Nérac les terres portent à-la-fois & continuellement du seigle & du millet, semés à des époques & des années alternatives. Ce sont des femmes qu'on emploie à la récolte du millet. Elles coupent les panicules ou épis du panis tout près du dernier nœud, mettent ces épis à mesure dans leur tablier, puis les versent dans des paniers ou dans des sacs qu'on porte sur une voiture pour les déposer au grenier, & de là les porter dans l'aire. Ensuite, on resème du seigle aux endroits où étoient les pieds du millet ou panis.

Cet exemple, cité dans un livre qui eut beaucoup de cours en France & dans les pays étrangers, fut ce qui suggéra l'idée à un bon économiste, de partager ainsi

(1) L. 2. c. 21.

(2) Traité de la culture des terres. Tome III. publié en 1753.

la récolte des bleds en deux manœuvres successives , en coupant les épis d'abord & en fauchant la paille ensuite. Voici en abrégé le détail qu'il donna de cette nouvelle manière de faire la moisson & de ses avantages (1):

Moyen dont je propose l'essai à nos cultivateurs.

1°. *De la manière de couper & de ramasser les épis.*

Cette manière est toute simple , & l'usage , dit cet auteur , m'a fait voir qu'elle est très-aisée.

Il faut des faucilles moins fortes que les faucilles ordinaires , avec lesquelles on coupe simplement les épis , ou tout au plus un demi-pied de paille en même-temps , c'est-à-dire , autant qu'il en faut pour les saisir avec la main & les tenir en les coupant. De la main gauche , on les rassemble , & on les scie de la droite. Pour peu qu'on ait d'intelligence , on doit en couper à-la-fois une plus grande quantité , qu'en coupant la paille plus bas , comme on fait d'ordinaire. Cette paille près de l'épi est plus menue , plus ferme & se coupe plus aisément.

Le moissonneur met à mesure chaque poignée d'épis dans un grand tablier qu'il a retroussé devant lui. Un petit sac , une corbeille pendue au cou du faucilleur , pourroit servir au même usage. Ne prenant ainsi les épis qu'au-dessus des chardons & des mauvaises herbes , on peut facilement ne choisir que les bons. Cette attention même gênera peu le moissonneur ; sa situation étant bien plus commode que lorsqu'il est courbé par force pour prendre les tiges au bas , & qu'il y coupe tout pêle-mêle. Comme les épis se rapprochent avec la main qui

(1) Journal économique , mai , juillet & août 1757.

Ce morceau du journal économique a été copié depuis par beaucoup d'écrivains , qui ne l'ont pas cité.

les rassemble, ils ne se froissent pas autant que quand ils sont coupés par le bas de la paille, presque toujours embarrassés ou entrelacés avec d'autres, ou courbés dans les herbes, de sorte qu'ils se cassent quand on veut les tirer à soi.

Chaque poignée d'épis qu'on a coupés ainsi très-courts, est plus grosse que celle qu'on peut prendre au bas de la paille. Une seule poignée équivaldra même à plusieurs. Par ce moyen, le moissonneur avance beaucoup son ouvrage. Mais il faut l'obliger de vider chaque fois sa main dans son grand tablier, afin que l'ayant libre à toutes les poignées, il soit mieux en état de rassembler sous la faucille les épis à couper, sans confondre avec eux les graines étrangères & les épis défectueux, & sans les froisser trop les uns contre les autres. Il n'y a point de moissonneur, pour si foible qu'il soit, qui ne puisse mettre & porter dans son grand tablier, une gerbe au moins en épis. Ceux qui seront plus forts en mettront davantage.

Il faudra se pourvoir de sacs de grosse toile, assez amples pour contenir la valeur de dix tabliers ainsi remplis d'épis, ce qui équivaldra à une douzaine de gerbes. Deux de ces sacs suffisent pour ce qu'un moissonneur coupera dans une journée. S'ils sont plusieurs ensemble, ils videront leur tablier dans un seul sac, tant qu'il soit plein. Ce sac se fermera avec une corde double. Une quarantaine de sacs contiendront les épis d'une grosse récolte, où il y auroit à-la-fois jusqu'à 20 moissonneurs.

Il convient que ces sacs soient proportionnés, pour que deux hommes puissent les mettre sur une voiture, ou même qu'un homme un peu fort les porte à charge sur le dos. On a une petite échelle pour les monter sur la charrette. On y en met une douzaine, sans que le char soit trop chargé, & ce char équivaut à douze douzaines de gerbes.

Avantages de ce moyen.

Ce moyen offre au laboureur des avantages infinis; mais il suffira d'en connoître les plus essentiels. Je suis persuadé qu'après les avoir médités, il y a peu de laboureurs qui ne soient curieux d'essayer de cette méthode, dans la moisson de cette année. Et cette espérance m'excite à leur présenter l'analyse d'un travail si intéressant pour l'Etat & pour eux.

D'abord, le laboureur n'a pas besoin de tant de monde pour faire les moissons. Six faucilleurs pourront faire la besogne de neuf, sans être fatigués des reins, des genoux, des poignets, sans se bleffer les mains, &c.

L'expérience l'a prouvé. On a vu, près de Toul, couper ainsi un champ de seigle d'environ douze hommées, (à peu près un demi-arpent, mesure de Paris). On coupa les épis, bien avant leur maturité, pour servir de remède à des chevaux malades. Trois faucilleurs coupèrent tous les épis de cette terre en moins de quatre heures de temps, suivant cette méthode & laissant la paille sur pied. Lorsque les seigles furent mûrs, quatre personnes n'achevèrent la récolte d'un champ voisin, de même consistance, que dans l'espace de six heures. La raison de la différence est aisée à sentir. Les trois premiers pouvoient, d'un seul coup de faucille, abattre chacun leur poignée, la mettoient dans leur tablier, reportoient promptement la main à une autre poignée; rien ne les fatiguoit; au lieu que les quatre autres, qui coupèrent le seigle sur pied, suivant l'usage, étoient obligés de donner plusieurs coups de faucille pour avoir leur poignée, de débarrasser les épis entremêlés d'herbes étrangères, de porter leurs poignées dans les javelles derrière eux. Souvent ils se levoient & se tenoient debout pour respirer un peu & soulager leurs reins, regardoient

de côté & d'autre , amusoient leurs voisins ; ceux-ci avoient leur tour , & le temps s'écouloit. Et de quatre personnes ainsi distribuées , la tâche n'égaloit qu'à peine le travail de deux hommes employés suivant la méthode que l'on vient de décrire (1).

2°. Un plus grand avantage , c'est qu'on perd moins de bled. Les grains ne peuvent se répandre , à moins d'un accident , dès qu'ils sont une fois recueillis dans le tablier , & du tablier dans le sac. On a beau remuer les sacs , sur le champ ou en route , rien ne peut s'écouler , comme quand on remue les javelles , qu'on les ramasse , qu'on les lie , qu'on les charge & qu'on les voiture. Les épis ainsi recueillis de douze douzaines de gerbes , auront moins de volume , & tiendront moins d'espace qu'une seule douzaine avec toutes les pailles.

3°. Les herbes & mauvaises graines , pour peu que chaque moissonneur y fasse attention , ne seront plus mêlées avec le grain comme elles le sont d'ordinaire. Ceci est un objet de la plus sérieuse & de la plus haute importance.

On a donné bien des systèmes sur la cause des bleds moufferonnés ou charbonnés. Car on appelle ici *moufferon* , ce qu'ailleurs on nomme *charbon* ou *carie*. Mais il est très-probable qu'une des principales causes des maladies des grains , provient de la semence. Si l'on semoit toujours du grain bien net , bien conditionné , on le recueillerait de même. Cette méthode en donne l'infailible moyen. Les moissonneurs coupant les bleds près del'épi , auroient toute facilité de distinguer l'ivraie & les autres mauvaises graines. Il leur seroit recommandé de ne pas les comprendre dans leurs poignées d'épis , & l'on seroit

(1) Voyez le Dialogue imprimé à Toul , que je citerai encore plus bas.

certain de n'avoir que du bled bien pur ; tandis qu'on n'en recueille guère qui ne soit mêlé , ce qui a fait dire au poète :

Que Cérés , à côté de ses plus riches dons,
Voit triompher l'ivraie & régner les chardons. (1)

4°. La façon de lier les gerbes , & la dépense des liens , deviendroient un travail de moins & une dépense inutile.

5°. La facilité d'emporter à-la-fois plusieurs sacs d'épis dans la même voiture , ne les expose plus à être dérobés , comme il arrive d'ordinaire , lorsqu'ils restent à découvert. Il n'y aura plus de ces gens qui , sous prétexte de glaner ou de ramasser les épis épars ou perdus dans les chaumes , en prennent quelquefois au beau milieu des gerbes & des bleds encore sur pied. La moisson est pour eux un vrai temps de pillage , qu'un ancien abus paroît autoriser , mais qui tomberoit de lui-même , & qui mérite de tomber. La plupart des glaneurs ne peuvent alléguer l'excuse de leur pauvreté , pour fuir des travaux plus utiles. On manque d'ouvriers , on a besoin de bras , & non de fainéans. La véritable charité ne consiste pas à nourrir des oisifs & des maraudeurs ; mais à soulager les infirmes & à procurer aux valides du travail & du pain. Nos citadins , qui ne connoissent de moissonneurs que ceux de Voisenon ou de Favart , ont applaudi au madrigal du bon homme Candor ;

Laisse tomber beaucoup d'épis ,
Pour qu'elle en glane davantage.

Je respecte l'histoire de Booz & de Ruth , d'où ce drame a été tiré ; mais ce n'est pas à l'Opéra qu'il faut

(1) *Virgil. Georg. lib. 1.*

chercher des notions de morale ou d'agriculture, & il seroit impolitique d'accoutumer les jeunes filles à espérer leur subsistance de la pratique de glaner, qui doit être proscrire; fondons la république sur les mœurs & sur le travail, & n'oublions pas ce principe d'un politique athénien :

Tout citoyen oisif est mauvais citoyen.

6°. Enfin, la saison ne peut être contraire à ce moyen de recueillir les bleds; car, s'il survient des vents, ou des ouragans même, on n'aura pas à craindre, avec les tabliers & les sacs pleins d'épis, que ces épis soient emportés, bouleversés, terrés, comme il arrive quelquefois, quand ils sont en javelles, avant que d'être mis en gerbes. Si la saison est pluvieuse, il sera bien facile de les en garantir; on couvrira les sacs de paille, si le temps paroît menacer. D'ailleurs, avec cette méthode, le laboureur sera le maître de choisir son moment, & de n'en perdre aucun. Il pourra profiter de tous les instans du beau temps, qui, dans les années pluvieuses, & dans la méthode ordinaire, tournent constamment à sa perte. Il profite de ces lueurs d'un temps serein pour moissonner, mais à cause des herbes, il faut qu'il laisse ses javelles sur terre pour sécher. Sont-elles bonnes à lier? il survient une pluie qui rend ses peines inutiles; le lendemain, il fait scier des bleds jusqu'à midi; ensuite tout son monde est employé à retourner les javelles du bled coupé la veille ou depuis plusieurs jours, afin de mieux sécher la paille & l'herbe, & les épis qui ont pris de l'humidité: mais au moment de les lier, survient une autre pluie qui gâte le tout de nouveau. Le soleil qui succède & luit par intervalles, fait renfler le bled dans l'épi. Il fermente, il s'égrène, il germe dans l'espace de quelques jours, contracte un mauvais goût, une mauvaise odeur. Le charbon se déclare & la nielle s'exhale; l'épi & la paille

noircissent, & achèvent de se gâter dans la grange & sous les fléaux. Voilà l'histoire trop fidèle des maux dont le cultivateur a gémi tous les ans, & dont l'Etat est affecté autant que les particuliers.

C'est à quoi ne prennent pas garde ces auteurs qui parlent toujours du bonheur des campagnes, des richesses du laboureur, &c. &c. qui disent, en parlant aux agens de cet art si pénible & si traversé :

O mortels fortunés ! vos travaux sont des fêtes !

qui semblent envier sans cesse le destin du fermier, parce qu'ils ne voient jamais que le grain sauvé des dangers & recueilli dans ces gerbiers, ces riches édifices,

Brillantes tours d'épis qui, sous leurs toits dorés,
Gardent en sûreté nos trésors resserrés. (1)

Mais que ces trésors sont fragiles ! & avant d'en jouir, quels risques innombrables, quelles peines continuelles n'a-t-on pas à courir ! Dans quelle angoisse renaissante l'incertitude des saisons ne tient-elle pas suspendu, entre l'espérance & la crainte, le cœur du laboureur ? si l'on veut être juste, & sans doute on doit l'être en faveur de celui qui est, par excellence, le nourricier du genre humain, il ne faut pas perdre de vue les terreurs, les inquiétudes dont le cultivateur a été tourmenté depuis le moment que le grain a été jeté dans la terre jusqu'à celui de la moisson. Un orage, une grêle, une pluie imprévue, les insectes, les vents, la nielle : que d'obstacles ! que d'ennemis !

Hélas ! d'un ciel en feu les globules glacés
Ecrasent en tombant les épis renversés.

(1) L'agriculture, poème de N. Rosset. C. 1.

Le tonnerre & les vents déchirent les nuages;
 Les ruisseaux en torrens dévastent leurs rivages.
 O récolte ! ô moisson ! tout périt sans retour :
 L'ouvrage de l'année est perdu dans un jour. (1)

Ces accidens reviennent par malheur trop souvent. Ce sont des leçons instructives pour les cultivateurs qui ont un peu de prévoyance. Elles leur font sentir la nécessité de chercher des moyens plus certains, plus prompts, de recueillir les fruits des travaux de l'année. Elles doivent les décider à tenter la méthode que je leur propose aujourd'hui. Et s'ils ne veulent ou ne peuvent en risquer un essai en grand sur toute leur récolte, je les engagerois du moins à s'en servir pour la partie des grains destinés aux semences, s'ils veulent préserver leurs bleds du fléau de la nielle. Je vais en dire les raisons.

Des causes de la nielle.

J'ai lu avec attention une multitude d'ouvrages sur les nombreuses maladies qui attaquent les bleds sur pied, ou en herbe, ou en fleur, &c. ; aucun ne m'a plus satisfait qu'un mémoire allemand, sur les causes de la nielle, qui se trouve dans le recueil de l'académie de Berlin, & qui a pour auteur un célèbre naturaliste. (2) Les maladies des plantes, suivant cet académicien, sont au nombre des choses auxquelles les savans ne se sont pas encore absolument appliqués. Ceux qui en ont parlé paroissent n'avoir eu qu'une notion fort légère des phénomènes naturels de divers végétaux, & une moindre encore de ceux qui ne sont pas conformes au cours de la nature. La nielle, par exemple, est un des accidens les

(1) Les Saisons de N. Saint-Lambert. C. 2.

(2) Gleditsch, élève de Linné.

plus communs, les plus fâcheux du règne végétal. La nielle des bleds est leur mort. Toutes les autres plantes y sont également sujettes ; mais notre auteur s'est attaché plus particulièrement à la nielle des bleds.

Il observe d'abord que les herbes sauvages se reproduisent d'elles-mêmes, en conduisant leurs graines à une maturité pleine, à moins qu'on ne les empêche en les coupant trop tôt. La nielle s'y met rarement.

Au contraire, les bleds, & généralement les herbes cultivées, dépendent beaucoup plus des soins & des attentions qu'y apporte l'agriculteur. Leur éducation n'est plus celle de la nature. Les accidens qui leur arrivent, viennent le plus souvent de la précipitation, ou de la négligence, ou des vicieuses coutumes qui ont eu lieu en labourant, en moissonnant, en recueillant & en gardant ces productions de la terre.

On peut, assure-t-il, & sans en rejeter la cause sur la température, affirmer avec certitude que, lorsqu'on coupe trop tôt les bleds & sur-tout l'orge & le froment qui mûrissent moins vite, qu'ensuite on les rassemble encore tout humides, qu'on les entasse en cet état, il en résulte plusieurs suites également fâcheuses.

Notre auteur a examiné des bleds & des orges niellés dans des territoires divers, pendant nombre d'années. Mais il s'est convaincu que, ni la situation, ni les différences du sol, ni celles des saisons, ni le temps avancé ou retardé de la culture, n'ont aucune influence sur les causes de la nielle. Il faut donc en chercher une autre, & cette cause, selon lui, réside principalement dans l'état des semences. Les grains remplis d'un suc laiteux, qui n'ont pas leur maturité & qui sont encore imparfaits ; ou bien ces grains déjà mûris, mais qui, encore frais & tendres, ont souffert de l'humidité, sont susceptibles de la nielle, & rendent beaucoup mieux raison de ce fléau que tous les autres phénomènes auxquels on l'avoit

rapporté. L'humidité des grains se change en moisissure, & les dispose à se corrompre. Non seulement leurs fucs laiteux sont alors altérés ; mais la moelle supérieure de la plantule séminale, destinée à produire les fruits & les semences, s'échauffe également, & devient aussi vicieuse, & ces parties gâtées, quand la plante se développe, meurent entièrement.

Le principe de la nielle étoit donc dans le grain que l'on a semé, & même dans la moelle de la plantule séminale. Il s'étend à mesure que la semence germe, il se développe avec elle, & quand l'épi vient à paroître, alors le mal est à son comble.

Il seroit trop long de déduire les observations par lesquelles l'auteur confirme son systême. Il établit les qualités qui constituent la semence parfaite, mûre, propre enfin à reproduire son espèce, & celle qui n'a pas les mêmes qualités, ou qui les a perdues pour avoir été ou trop tôt recueillie, ou resserrée à demi-sèche.

Puis, il passe aux expériences qui viennent à l'appui de ses réflexions; elles sont trop essentielles & ont trop de rapport au sujet que je traite, pour que je me refuse au soin de les transcrire. D'ailleurs, elles sont peu connues, & j'ai été surpris de ne pas en trouver l'extrait dans les derniers recueils que l'on a publiés sur les principes & les faits d'une meilleure agriculture. (1)

Des personnes solidement versées dans le premier des arts, & qui, à cause de cela, s'étoient depuis long-temps éloignées des usages communément reçus, ont donc fait les essais suivans, sans aucun préjugé, & dans l'unique envie d'arriver à la vérité.

On a pris, pour semer, de l'orge & du bled du pays.

(1) Cet article m'a paru manquer aux détails, très-bien faits d'ailleurs, qu'on a donnés à ce sujet dans la *Bibliothèque physico-économique de 1793*.

La nielle s'est manifestée annuellement dans ces grains & en plus grande quantité, tant qu'on a employé de pareille semence. Et il faut remarquer que, suivant la coutume, on avoit fait aussi couper les grains un peu plutôt, & on les avoit resserrés encore humides, dans les années où la moisson avoit été moins sèche. ou bien les grains séchés ne laissoient pas d'être engrangés encore trop verts & trop frais, parce que l'on s'étoit pressé de lier, d'entasser les gerbes, &c. En procédant ainsi, il étoit inmanquable que l'on auroit de mauvais grains & que la nielle s'y mettroit, pour peu que la température de la saison y concourût. C'est ce qui étoit arrivé.

Pour remédier à ce mal, on acheta de la semence que l'on prit au dehors, & que l'on fit venir avec précaution. Alors, on s'aperçut que la nielle diminuoit; mais en coupant trop tôt les bleds qui en provinrent, la nielle reparut dans l'année avec abondance. On essaya de la détruire, en battant d'avance les gerbes, & en épluchant la semence. Tant qu'on ne cessa pas de moissonner les grains avant le temps que la nature fixe pour leur perfection, tant qu'on les resserra sans qu'ils fussent bien secs, la nielle demeura avec toutes ses circonstances.

Pour extirper la nielle, on fit donc un nouvel essai, qui consistoit à prendre pour semence du vieux froment, parce qu'alors les mauvais grains sont desséchés pour l'ordinaire, & qu'il est difficile ou même impossible qu'ils lèvent. Alors la nielle disparut, au grand contentement des propriétaires soigneux qui avoient fait ces tentatives; mais dès l'année suivante la nielle reprit le dessus, parce que l'on avoit encore coupé trop tôt les blés. Cela ne laissa plus douter que la nielle ne consiste & n'ait sa véritable cause dans l'état des semences, lorsqu'elles sont cueillies avant que d'être mûres, lorsqu'elles ne sont point sèches également, lorsqu'on les serre

trop humides, & qu'elles finissent ainsi par s'échauffer & se moisir.

D'après ces essais décisifs, ces bons agriculteurs eurent soin de laisser une portion de leurs champs assez considérable, sans y toucher pendant la moisson ordinaire, afin que le froment, y mûrissant complètement, fût propre à servir de semence. On en eut d'ailleurs très-grand soin; l'effet de ces arrangemens fut que la nielle disparut tous les ans par degrés, & devint à la fin très-rare.

Il existe entre ces essais & le système de l'auteur un accord remarquable. Il est facile d'en conclure que la cause de la nielle existe dans l'état des grains imparfaits ou gâtés, qu'on emploie pour semence; & les bons économes profiteront de la leçon, pour donner plus d'attention à la récolte de leurs bleds. La méthode qu'on leur propose leur rendra ces précautions infiniment faciles; car en suivant cette méthode, ils seront les maîtres d'attendre, autant qu'ils le voudront, que leurs grains, du moins ceux destinés pour semence, soient arrivés au point où leur suc nourricier est perfectionné; & ils seront certains de recueillir & de semer ces mêmes grains, sans craindre les contrariétés des saisons pluvieuses. J'ai insisté sur ces détails, parce que je les crois d'une grande importance, & qu'ils se rejoignent d'eux-mêmes aux nombreux avantages de la méthode de couper les épis séparés des pailles.

Manière de couper les pailles, & quels en sont les avantages.

Quand on a moissonné les épis séparés, suivant cette méthode que je viens d'indiquer, il y a des faucheurs qui coupent dans le champ, avec leur faux, la paille, le plus près de la terre qu'il est possible. De cette manière

nière, les chaumes, les herbes de toute espèce, même les plus menues, tout s'enlève, & le champ est net. Il ne faut pas d'autre science ni d'autre outil que pour le foin. On transporte ces pailles, immédiatement après que l'on a emporté les grains. C'est-à-dire, que le matin on emporte les pailles qu'on a coupées la veille, & le soir, les épis coupés pendant le jour. Le champ se trouve toujours libre.

Cette opération de couper les épis à part & de les enlever de suite, dispenseroit le laboureur de prendre tant de monde, soit pour retourner les javelles, soit pour les ramasser, soit pour lier les gerbes; un seul faucheur, avec une seule femme, derrière cinq ou six coupeurs d'épis à la faucille, feroient à eux deux plus d'ouvrage que cinq ou six enjaveleurs, broqueteurs ou lieurs. La masse des fourrages augmenteroit d'un tiers en quantité & en bonté. On peut faucher six pouces plus bas qu'on ne faucille. L'augmentation des fourrages accroîtroit les fumiers dans la même proportion. Ce double objet est important pour l'Etat, le laboureur & le propriétaire.

Quand on songe aux richesses & aux propriétés que la nature a prodiguées à toutes les parties des plantes céréales, on ne peut s'empêcher de dire, avec le moraliste grec :

L'orge & le bled, mon fils, sont les premiers trésors.

En effet, ce n'est pas assez que leurs grains nous nourrissent, leurs frêles chalumeaux peuvent alimenter encore les compagnons de nos labeurs, & ensuite rendre à nos terres, par leur décomposition, les sucs qu'ils en avoient tirés. La paille est un trésor aussi pour les agriculteurs. Le moyen qui la multiplie est donc pour eux une richesse. Quelle immense ressource cette méthode salutaire n'offre-t-elle pas à ces cultivateurs qui n'ont qu'une

Lettre de François de Neufchâteau.

C

ferme bornée, & qui n'en font que mieux dans l'esprit de cette maxime du poëte des champs :

Par la voix des muses romaines
La sagesse nous avertit
D'admirer les vastes domaines,
Et d'en cultiver un petit (1).

Je me plais à citer ici Jean Chrétien, l'ainé, laboureur de Lucey, près de Toul, qui avoit, en 1785, cinq à six jours de terre (ou deux arpens de France) ensemencés en bled. Il moissonna ses champs suivant cette méthode qui lui fut indiquée par quelqu'un qui la connoissoit. Ce laboureur faucha ses pailles après ses faucilleurs, & il assura, dans le temps, qu'il ne donneroit pas ses pailles pour quinze louis d'or.

Il faut se reporter à cette époque, pour juger de la valeur de pailles évaluées ainsi plus de trois cent soixante livres.

Jean Chrétien eut en outre le plus beau bled possible, sans mélange de moufferon, & son bled, quoiqu'assez mal moulu, fit un pain admirable & d'un goût excellent (2).

Voilà un fait, que je copie d'après un écrit imprimé dans notre voisinage. Je fais que les cultivateurs ne sont touchés, en général, que des autorités en quelque sorte domestiques. Celle-là n'est donc pas suspecte.

On ne peut objecter qu'en augmentant d'un tiers les fourrages & les engrais, on diminueroit la pâture. Nous avons déjà vu que les chaumes ou les étoubles, dans

(1) Virgil. Georg. l. 2.

(2) Mémoire en forme de dialogue, entre un propriétaire & son fermier, sur le moufferon, charbon, nielle, bosse & autres maladies du bled, &c. Par M. Bouchon, doyen des notaires de Toul. in-8°. A Toul, chez Joseph Carez, 1786.

l'état actuel, sont de peu de rapport. Les bestiaux s'y plaisent peu. Les tiges dures & piquantes y blessent les naseaux des vaches; les graines à chardon gâtent la laine des brebis; les bestiaux ne mangent pas ce qui reste du chaume, & le surplus ne sert qu'à embarrasser la charrue. Dans beaucoup d'endroits, on l'arrache, soit pour le brûler sur le champ, soit pour d'autres usages. Ainsi, sans m'arrêter à cette objection, qui a déjà été détruite, je passe au dernier point qu'il faut considérer dans le moyen que je propose; savoir l'extraction du grain des épis & des balles où il est renfermé.

Du battage des bleds, ou des manières différentes de tirer le grain des épis.

Comme dans le moyen que je propose d'essayer, on aura réduit les épis dans un volume moindre & moins embarrassant, que quand ils sont avec leurs pailles, il sera aussi plus aisé de pourvoir à leur sûreté, & de les tenir à couvert dans un petit espace, à l'abri des souris, des rats & des voleurs. Ces épis tenant moins de place, il en restera d'autant plus pour recevoir dans les greniers cette surabondance de paille & de fourrages qui sera le produit de cette excellente méthode.

On peut imaginer diverses espèces de ferres, où l'on pourra vider les sacs d'épis, à mesure qu'on les aura coupés & transportés; & s'il y en avoit qui ne fussent pas assez secs, avant que de les y vider, on les feroit sécher ou dans quelque grenier, ou quelque lieu bien abrité.

Pour ce qui est de la manière de tirer le grain de l'épi, quoique les épis soient aussi séparés de leurs pailles, on peut bien se servir encore de l'ancienne méthode, & les battre au fléau, soit à l'aire, soit dans la grange. Il en coûteroit même moins de peine & de temps, que de

battre les bleds avec toute leur paille. Mais il faut distinguer les exploitations ; car suivant que les fermes sont plus petites ou plus grandes, on pourroit employer des moyens différens.

Dans les petites fermes, & même dans les grandes, pour le bled de semence, je ne voudrois pas conserver le battage au fléau, ni le dépiquage dans l'aire sous les pieds des chevaux, mulets, &c. car on retomberoit dans tous les inconvéniens que j'ai observés ci-dessus. On perdroit donc beaucoup de bled, qui demeureroit dans la paille. Il y auroit toujours des grains froissés ou écrasés, mêlés de poussière & d'ordure, &c.

J'aurois mieux alors qu'un laboureur usât de quelque autre industrie. Ses épis étant sous sa main, il n'auroit besoin de personne pour monder, élire & peigner ses gerbes de semence. Il les égréneroit lui-même avec sa famille & ses gens, & se passeroit de batteurs, de cette espèce d'hommes condamnée à ne pas dormir, & qui n'est pas toujours loyale. Avec des gants rudes & forts, ou avec de petits fléaux, ou des rapes semblables à celles qu'on emploie pour le raisin dans les vignobles, ou bien avec d'autres moyens que l'intelligence suggère & qui varient selon les lieux & les individus, il pourroit s'occuper de cet égrènement, au logis, dans les heures & les saisons peu propres à travailler dehors. Un seul homme feroit plus d'ouvrage que trois batteurs, avec moins de fatigue. Il obtiendrait un grain net, pur, sans mélange de pierres, de terres, de mauvaises graines, qu'il est impossible d'extraire aussi exactement du bled battu en gerbes. Les cribles, les cylindres ne serviroient qu'à séparer les petits grains maigres, retraits, desséchés, rembrunis, & à trier les bleds de différentes qualités, qui ont tous des prix différens. Ce triage, ces soins sont absolument nécessaires, dans quelque ferme que ce soit, pour les grains de semence ; & loin d'embarraffer le la-

boureur qui n'a que des possessions modiques , ce seroit un plaisir pour lui de manier & d'arranger sa petite récolte , de manière à être certain de n'en perdre aucune partie. Les grands propriétaires peuvent regarder en pitié ces attentions recherchées , ces soins minutieux du cultivateur médiocre , qui ne sauroit , comme eux , prodiguer au hasard le fruit de ses sueurs ; mais ils auront beau faire , avec leur opulence , ils ne lui enleveront pas la satisfaction si pure de la probité qui travaille & se suffit à elle-même. Il y a un contentement attaché au plaisir de faire valoir par ses mains sa petite propriété. C'est quelque chose , a dit un ancien poète , de pouvoir se dire le maître du domicile le plus simple , & du réduit le plus chétif (1).

Un petit asyle champêtre

Plait toujours aux yeux de son maître....

Lorsque l'on se promène , il est bien doux de dire :

Je marche en ce moment sur quelque chose à moi ;

Ce ruisseau , dont le frais m'attire ;

Ce tilleul , cet ormeau qu'agite le zéphire ;

Cette fleur que je sens , cette autre que je voi ,

Sont autant de sujets à qui je fais la loi.

Tout rit où l'on a de l'empire ;

Tout est charmant où l'on est roi.

Aussi les anciens donnoient-ils le nom de royaume à la propriété foncière de chaque citoyen. Nous avons vu plus haut qu'Homère appelle le propriétaire d'un champ que l'on moissonne , *le roi de cette terre* ; & Virgile fait dire à un des personnages de ses poésies pastorales :

Après quelques moissons , portant ici mes pas ,

Que je serai charmé de revoir mes états ! (2)

(1) Juvenal.

(2) Virgil. Eglog.

Concluons cet article avec Virgile encore, lorsqu'il dit au cultivateur :

Ne desre donc point un enclos spacieux,
Le plus riche est celui qui cultive le mieux. (1)

Après cette digression, (que le lecteur approuvera, s'il a lui-même un petit champ, objet de son affection, je dois m'occuper des moyens dont les riches fermiers peuvent & doivent se servir pour retirer les grains de leurs grandes récoltes.

De Serres du Pradel, ce vénérable patriarche de nos agronomes français, (2) & de nos jours encore, le citoyen Rozier, digne de marcher sur ses traces, ont comparé les deux méthodes du *battage* au fléau & du *déquipage* des mules. L'un & l'autre s'accordent à convenir que le fléau a quelques avantages, quoique le *déquipage* soit plus expéditif. Mais il existe encore dans l'une & dans l'autre méthode de très-grands inconvéniens. J'avois promis d'y revenir, je vais acquitter ma promesse.

Le *battage* au fléau est à la fois pénible, dangereux & dispendieux.

D'abord, il est pénible: cette action continuelle fatigue extrêmement; le batteur est environné d'une atmosphère de poussière qu'il ne peut éviter; lorsqu'il est échauffé, il ne sauroit se rafraîchir, à moins de s'exposer tout en sueur à un air froid, qui peut causer sa mort. (Cette occupation n'a guère lieu que dans l'hiver.)

Cette méthode est dangereuse; on y vaque sur-tout la nuit, temps qui oblige les batteurs à se munir de lu-

(1) Virg. Geor. 2.

(2) Voyez, dans son Théâtre d'agriculture, le chap. IV. du liv. 2. intitulé: *Les Moissons, ensemble le recueillir des bleds & pailles selon les diverses façons des provinces.*

mière, & à risquer des incendies. Il n'y a point d'années où ces terribles accidens ne soient trop répétés.

Enfin, elle est dispendieuse, parce que la main-d'œuvre est lente.

Aussi l'a-t-on abandonnée dans beaucoup de pays plus peuplés que le nôtre, par ce principe remarquable, que c'est dommage d'employer le temps & les forces des hommes à tout travail que peuvent faire des animaux ou des machines.

Si la récolte des épis séparés de la paille venoit à s'introduire dans beaucoup de cantons, il seroit très-facile d'égréner ces épis dans une espèce de moulin, dont la description se trouve dans le journal économique que j'ai déjà cité. (1) On a éprouvé dans le temps, qu'avec une telle machine on peut faire sortir quarante-huit setiers de blé de leurs épis, dans douze heures de temps. Le grain seroit plus net, & il n'en demeureroit pas, ce qui accroît encore l'épargne de cette machine, que l'on peut comparer en grand aux petits moulins à café, ou plutôt à tabac, avec la différence d'un mouvement horizontal à des mouvemens verticaux.

En attendant qu'on l'exécute, & qu'un Gouvernement, véritablement occupé des intérêts du peuple, répande sur la face de notre République les améliorations qui dépendent de lui, l'on devroit adopter la méthode assez simple dont on se sert dans le Levant, en Turquie, en Asie, en Afrique, en Espagne, & qui a été de nos jours introduite en Suède. (2)

Suivant cette manière, on bat le blé avec une espèce de herse, de table ou de traîneau, assemblage de plan-

(1) Juillet & août 1759.

(2) Voyez le mémoire intitulé : *Manière orientale de battre le bled, introduite en Suède, & décrite par Edouard Carleson, de l'académie de Stockholm.*

ches long de dix jusqu'à douze pieds , sur huit à dix de large. Sur la partie antérieure on fixe une boucle de fer pour attacher la corde qui doit servir à la traîner. Les bois des côtés de la herse ont quatre pouces d'épaisseur , ainsi que les traverses placées à la distance de huit pouces l'une de l'autre. L'encadrement de ces traverses & les traverses elles-mêmes , sont garnies en-dessous de pierres dures & tranchantes , qui y sont encastrées & croisées en différens sens. Ce sont des pierres à fusil que les Turcs y emploient ; mais au défaut de pierres , on pourroit garnir la machine de morceaux d'acier ou de fer que l'on fabriqueroit exprès. On attèle à cette machine deux bœufs ou deux chevaux , & un homme assis sur la herse les conduit aisément , & promène la herse autour de l'aire , sur laquelle on a couché & arrangé les gerbes ou épis de blé.

On augmente , autant qu'on le veut , le poids de la machine , en mettant des pierres dessus auprès du conducteur. Ce traîneau foule , froisse , brise les épis & la paille , qui n'en est que meilleure pour la donner aux bestiaux ; tous les grains en sont détachés , & cette herse expéditive fait l'ouvrage de dix batteurs.

Voici un détail authentique de l'essai de cette machine dans un bourg de Suède.

Rapport des commissaires de l'académie royale des sciences de Stockholm , au sujet d'une nouvelle machine pour battre le blé.

Messieurs Alstroëmer , Nordemberg & Schulz , commissaires nommés par l'Académie royale des sciences de Stockholm , se mirent en route , le 11 septembre 1750 , pour Silkla , pour y être spectateurs d'un essai qu'on devoit faire avec la machine orientale à battre le blé , & en envoyèrent à leur compagnie le résultat suivant :

« Dans une place unie , dure & ronde , on étendit

» cinq tonneaux d'orge , à trente gerbes par tonneau ;
 » deux chevaux tirèrent commodément la machine sans
 » beaucoup suer , nonobstant qu'elle fût chargée de
 » l'homme qui la conduisoit , & d'une grosse pierre
 » qu'on avoit posée dessus pour la mieux maintenir.
 » Après avoir fait le tour sur le bled , pendant trois heures
 » & demie , on s'apperçut qu'il n'y avoit plus de grain
 » dans les épis ; on secoua bien la paille & on l'ôta. Les
 » grains furent vannés contre le vent , & on mesura six
 » tonnes & demie d'orge nette. Ainsi cette façon de
 » battre nous a paru très-utile & propre à épargner du
 » monde , qu'on peut mieux employer à d'autres ou-
 » vrages d'économie. Et comme l'inconstance du temps ,
 » dans nos cantons , ne permettroit pas toujours de
 » faire ces ouvrages en plein air , il vaudroit la peine
 » d'élever sur l'endroit en question , un toit qui pour-
 » roit se construire à peu de frais ».

Voilà ce que j'avois à dire sur les différentes manières de recueillir les grains.

Je crois devoir , en finissant , recommander encore ,
 avec plus d'insistance , aux citoyens cultivateurs , l'adop-
 tion de la méthode décrite dans ce mémoire , au moins
 pour les grains de semence. L'ensemencement des terres
 fonde le succès des récoltes , & ce succès dépend beau-
 coup du choix des grains qu'on sème. Un vieux pro-
 verbe dit : *qui sème bon grain , recueille bon pain*. Il y
 a une attention d'une très-grande conséquence , que
 le pur hasard fit connoître à un illustre agriculteur ,
 Lullin de Châteaueux , syndic de l'Etat de Genève ,
 correspondant de Duhamel. Le grain pris dans les épis
 même , égrénés au moment que l'on va le semer ,
 lève toujours parfaitement , & presque aucun ne manque
 de produire sa plante ; au lieu que des grains pris au tas ,
 il y en a toujours plusieurs qui ne produisent point. Ainsi ,
 au lieu de faire battre au hasard , ou d'avance , les bleds

destinés pour semer, nous ne devons les faire battre que peu de jours auparavant, deux ou trois jours au plus. Il faut ensuite prendre garde à la manière de les battre. Le fléau les meurtrit, pour peu qu'ils soient humides. Il faut battre cette semence avec précaution, en frappant les épis, ou sur une solive, ou sur le dos d'une futaille. Les grains les plus parfaits sont les premiers qui sortent : comme le premier vin qu'on soutire d'une cuvée est plus exquis, d'un goût plus fin & de meilleure qualité que le reste de la cuvée. Tels sont les propres termes dans lesquels s'expliquoit Lullin de Châteaueux (1).

J'en ai été frappé, & me suis proposé de répéter l'expérience; elle m'a réussi. J'ai semé cette année des bleds d'automne & de printemps, de l'escourgeon, de l'orge-riz, que j'avois gardés en épis recueillis suivant la méthode, en 1790 & 1791. Ces grains de deux & trois années, tirés de leurs épis au moment même de semer, ont tous donné des tiges qui sont très-vigoureuses & fort supérieures aux bleds qu'on a semés suivant la routine ordinaire. Tout démontre le bon effet de cette excellente manière de nourrir le bled dans sa balle. Or, rien n'est plus facile à tous les laboureurs que d'en faire l'essai, en laissant surmûrir la portion des bleds où ils veulent couper les grains destinés pour semence, en coupant ces grains de semence, comme je le propose, au-dessous de l'épi; en gardant ces épis au sec, pour les battre à la main, ou avec de petits fléaux, peu de temps avant la semaille, & en y ajoutant le soin de les vanner & de les passer au cylindre, pour séparer les petits grains. Ils seront bien payés de ces précautions; car c'est un moyen infallible d'avoir une semence certaine,

(1) Traité de la culture des terres, tome IV.

sans mélange , la plus belle possible , de ne pas craindre la nielle , & de ne recueillir aucune mauvaise herbe.

Quant aux autres attentions qu'exige l'ensemencement, soit sur le temps d'y procéder, soit sur la quantité de grain qu'il faut répandre, soit sur la profondeur à laquelle il faut l'enterrer, soit enfin sur l'opinion que l'on doit se former des liqueurs prolifiques, des lotions & des chaulages, &c. ce sont autant d'articles de l'Essai que j'ai annoncé sur l'*Exploitation la plus avantageuse des petites propriétés*, Essai dont ce mémoire n'est lui-même qu'une partie. Je me suis empressé de la donner d'avance, parce que j'ai été touché de l'embarras extrême où vont être les laboureurs pour faire leurs moissons. La rareté des ouvriers, le haut prix des salaires, & la nécessité d'envoyer aux combats tous les hommes les plus robustes, laissent peu de ressource à nos cultivateurs, en cet instant qui est pour eux le plus critique de l'année. Quel citoyen ne prendroit part à leur position ! La République entière y est intéressée. Avant tout, il faut vivre, & suivant l'adage espagnol : *Tout n'est rien, fors le bled & l'orge*. C'étoit donc un devoir pour moi de faire aux laboureurs les propositions que cet écrit contient, & qui pourront leur être utiles dans cette circonstance, autant que je suis convaincu qu'elles le seront en tout temps, si elles sont connues & généralement suivies.

Après avoir lu ces détails, on me demandera sans doute pourquoi cette manière de couper les épis à part & de faucher les pailles, réunissant tant d'avantages, évitant les défauts de nos autres méthodes, ayant été connue & pratiquée en Italie ; enfin ayant été proposée aux Français en 1757, & depuis, par plusieurs auteurs ; pourquoi, dis-je, cette manière n'a pourtant pas été suivie ?

Ah! pourquoi? . . . demandez-le aux ci-devant seigneurs, aux ci-devant décimateurs, aux ci-devant sangsues de notre pauvre agriculture! Demandez-le aux auteurs de nos anciennes coutumes, lois barbares, incohérentes, faites pour opprimer les arts, pour tuer l'industrie, garrotter la propriété, détruire l'ordre social! Demandez-le aux apologistes de l'ancien régime, s'ils veulent dire leur secret! Les malheureux cultivateurs auroient été punis s'ils avoient seulement osé former l'idée de déranger l'ordre des soles & le système antique sur lequel le ci-devant noble comptoit pour avoir son champart, le prêtre pour avoir sa dîme, &c. Ils lui auroient fait un procès pour avoir voulu les priver du produit de ses pailles; & des tribunaux complaisans, & des cours souveraines formées d'hommes ignares, ou intéressés à l'abus, n'auroient pas manqué de flétrir l'imprudent laboureur qui auroit eu l'audace d'essayer dans ses champs cette amélioration.

Et si l'on en doutoit, si l'on me demandoit la preuve de ce que je reproche à nos anciens magistrats, je dirois qu'on peut voir la table analytique des édits & arrêts de 1786, article *fauchaison des bleds*, on y trouve l'arrêt suivant :

« La cour, informée que plusieurs laboureurs & cultivateurs de Laon & de Chartres ont introduit l'usage
 » de faucher les bleds au lieu de les scier, & que cette
 » manière de récolter est défendue par différens arrêts,
 » a fait défenses à tous propriétaires, fermiers, labou-
 » reurs & cultivateurs demeurant dans l'étendue du res-
 » sort des bailliages de Laon & de Chartres de faucher
 » ou faire faucher leurs bleds, sous peine de cent livres
 » d'amende. »

Arrêt du parlement (de Paris) du 2 juillet 1786.

O liberté ! liberté sainte ! tu n'étois pas alors ! tu n'étois que dans la pensée d'un petit nombre d'hommes , mais loin de l'espérance des pauvres laboureurs. Enfin , tu te lèves pour eux ; l'Assemblée constituante les a délivrés des entraves de la dîme ecclésiastique ; grâces en soient rendues à nos députés philosophes ! l'Assemblée législative a achevé de les tirer des chaînes féodales. Bénis soient les auteurs de ces lois bienfaisantes ! & puisse la Convention , chargée de réparer les omissions ou les fautes de notre loi fondamentale , s'apercevoir enfin de l'immense lacune que l'on y a laissée , par rapport à l'agriculture , dont le nom est à peine prononcé dans l'ancienne constitution de 1791. A la vérité le projet du nouveau comité fait espérer qu'il y aura un ministre d'agriculture ; promesse consolante , & pensée favorable pour les amis de la charrue ! Heureux l'honnête homme éclairé qui sera choisi le premier pour être , dans la république , le protecteur de nos campagnes ! Puisse-t-il rappeler sans cesse à nos législateurs ces paroles si mémorables , ou plutôt cet oracle prononcé par Socrate :

« Lorsque l'agriculture prospère , tous les autres arts
 » fleurissent avec elle ; mais quand on abandonne la
 » culture , par quelque cause que ce soit , tous les autres
 » travaux , tant sur terre que sur mer , s'anéantissent en
 » même temps. (1) »

Et cette autre maxime , bien digne de la précédente , que Condillac prête à Rosny :

(1) Xénophon , de l'administ. économiq.

« Le gouvernement est bon lorsqu'il n'y a point
» d'hommes ni de champs inutiles ; il est moins bon à
» proportion qu'il y a plus d'hommes désœuvrés & de
» champs incultes. (1) »

(1) Cours d'étude de Parme , tom. X, p. 247.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.